Vol. XLIX SAINT-BONIFACE, MANITOBA, MERCREDI, 18 FEVRIER 1920 No 13

ABONNEMENTS

Canada ............ $1.00 par année
Etats-Unis ......... 1.50 " "
Europe ............ 2 50 " "

Tarif des Annonces

1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

# LE MANITOBA

## JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIMÉ
3 LES MERCREDIS

Tc communications concernant
le jo ou l'imprimerie devront être
adre :

Le Manitoba
VENUE PROVENCHER
SAI ONIFACE - MANITOBA
.éléphone : Main 3377



## ALBERT DE MUN

*Nous osons espérer que l'Action Sociale ne nous en voudra pas de lui emprunter le magnifique article de M. l'abbé A. Huot sur le comte Albert de Mun. Nous ne pouvons résister au désir de le présenter à nos lecteurs.*

Parmi les morts de la grande guerre dont la France a glorifié la mémoire, aucun ne mérita mieux l'inscription glorieuse mort pour la patrie que le comte Albert de Mun. "A soutenir nos coeurs, a dit Mgr Baudrillart, il avait brisé le sien." Du 2 août au 6 octobre 1914—c'est dans la nuit du 6 octobre qu'"il tomba tout entier, comme un beau chêne qui s'abat"—le grand catholique et le grand patroite fut le "ministre de la confiance nationale". Accouru de Bretagne à Paris, dès les premiers signes de mobilisation, le vétéran de 1870, bien que déjà frappé au coeur par une maladie des plus graves, n'hésita pas un instant à consacrer la seule arme qu'il pût encore manier à la défense de la patrie en danger : "Puisque, douleur poignante, écrivait Albert de Mun, le 2 août, le vieux soldat ne peut plus être dans le rang tandis que va se jouer la partie suprême attendue depuis quarante-quatre ans, peut-être pourra-t-il servir encore utilement la patrie avec la seule arme qui reste à son bras vieilli." Et l'indomptable soldat engagea, sans tarder, pour la France, cette bataille qu'il devait mener tous les jours avec un courage héroïque jusqu'à son dernier soupir.

Mais ce fier soldat était aussi un grand chrétien; et le salut des âmes fut encore, dans cette crise suprême, son premier souci. L'oeuvre des aumôniers volontaires aux armées, qu'il sut créer et maintenir avec un dévouement inouï, a sauvé bien des âmes au cours de la terrible guerre; et ce sera toujours la gloire d'Albert de Mun d'avoir attaché son nom à cette oeuvre de salut. "Ce fut une émulation entre les séculiers et les réguliers, raconte M. de Grandmaison, dans le Correspondant : Pères du Saint-Esprit, vétérans des Missions Etrangères, Lazaristes, enfants de saint Ignace et de saint François, Dominicains, Sulpiciens, Assomptionnistes, missionnaires déjà formés au Maroc, au Congo, en Tunisie, en Chine, accourus, ls uns de Terre-Sainte les autres du Canada; curés de campagnes, professeurs de collèges... chacun prétendant, même de taille et d'apparence chétive, être un colosse et un intrépide marcheur. Les plus forts affichaient leur carrure, les moins robustes parlaient de leur endurance, qui valait mieux que leur mine..." Ce fut la consolation suprême d'Albert de Mun, d'avoir provoqué cette course sublime à l'apostolat et au sacrifice et d'avoir pu rester jusqu'au bout l'homme d'oeuvres qu'il voulut ère, tout sa vie, depuis les jours sombres de la Commune.

Ce sont, en effet, les malheurs de la France, et surtout les terribles événements du printemps de 1871, qui ont fait d'Albert de Mun un apôtre de l'action sociale catholique. Et ce fut la lecture du bel ouvrage d'Emile Keller : l'Encyclique du 8 décembre 1864 et les principes de 1789, médité en compagnie de René de la Tour-du-Pin pendant les longs jours de la captivité en Allemagne, qui lui firent prendre en horreur les doctrines de la Révolution. A ces idées antirévolutionnaires devait se joindre bientôt, dans l'âme très noble du jeune officier chargé de réprimer les émeuttes, un sentiment d'immense pitié pour le peuple trompé par les agitateurs qui l'avaient mené à une mort honteuse après lui avoir promis la liberté. Enfin, un humble Frère de Saint-Vincent de Paul, Maurice Maignen, directeur du Cercle des Jeunes Ouvriers de Montparnasse, devait indiquer au comte de Mun la route à suivre dans l'éxecution de son programme de restauration chrétienne, "la réconciliation des classes en Jésus-Christ et par Jésus-Christ." Seule, cete réconciliation chrétienne des classes de la société française, disait alors le jeune officier, "Rendra à notre pays l'énergie de toutes ses forces vives" et y ramènera "le règne de Dieu, qui est celui de la paix sociale fondée sur le dévouement et le sacrifice" (cf. Ma vocation sociale.

Dévouement et sacrifice! C'est toute la vie d'Albert de Mun. Cette vie d'apostolat commença activement le 10 décembre 1871, alors qu'il lança son premier appel aux ouvriers du Cercle Montparnasse, "apostrophe émue d'un soldat.. salut fraternel d'un chrétien, heureux d'aftimer sa ferveur naissante à des travailleurs chrétiens comme lui dont la foi courageuse avait séduit son coeur." C'est là que l'homme d'oeuvres se révéla à lui-même et à ses compatriotes. "Ce n'était pas assez de sauver le Cercle Montparnasse, écrit-il dans *Ma vocation sociale*, nous en irions fonder de semblables dans tous les quartiers de Paris, en commençant par les plus populaires, par Belleville, par Montmartre, encore frémissante de l'insurrection vaincue." Et ce fut, en effet, en plein foyer de la Révolution, dans ce quartier de Belleville où le peuple ouvrier avait levé l'étendard de la révolte, qu'il fonda, avec l'autorisation de Mgr Guibert, archevêque de Paris, et l'aide du Père du Lac, de Vrignault, de Maignen, de René de la Tour-du-Pin et de son frère, Robert de Mun, le 7 avril 1872, son premier Cercle catholique d'Ouvriers. Après la cérémonie d'inauguration, raconte-t-il lui-même, "nous descendîmes la colline (de Belleville) dans une ivresse de victoire."

Il nous est impossible de faire ici l'histoire des Cercles catholiques d'Ouvriers; et nous sommes forcés de nous en tenir à une rapide énumération des principaux événements qui ont marqué la plus brillante période de l'existence de l'oeuvre : concours éclatant donné aux Cercles par Mgr Mermillod, qui leur apporta, en 1872, "le secours de sa magnifique parole"; conséceration des Cercles au Sacré Coeur de Jésus, le 14 juillet de la même année; expansion de l'Oeuvre hors de Paris, inaugurée par la fondation du Cercle de Lyon, en 1873; lettre du nonce à Paris, Mgr Chigi, trans mettant au comte de Mun et à ses auxiliaires les encouragements et les félicitations de Pie IX, avec la croix de chevalier de l'ordre de Pie IX, pour les deux frères de Mun et le comte de la Tour-du-Pin,a ccompagnée d'un don de deux mille francs, pour l'Oeuvre des Cercles; inauguration, chez les Pères Jésuites d'Athis, des retraites fermées, dont le comte de Mun a écrit "qu'il n'y a pas, pour la vie privée comme pour la vie publique, pour les devoirs de la famille comme pour les fonctions sociales, pour les hommes d'Etat comme pour les simples particuliers, de plus forte et de plus salutaire préparation"; assemblée générale de 1875, ou l'Ooeuvre était représentée par les délégués de ses 130 comités et de ses 150 cercles, comprenant 18,000 membres, dont 15,000 ouvriers; enfin, grand prix remporté à l'Exposition de Paris, en 1900, avec ses 418 cercles et associations professionnelles, comptant environ 60,000 membres, ses 136 syndicats agricoles, comprenant 45,000 membres adhérents, ses 77 syndicats de l'Aiguille ou associations chrétiennes de mères de famille, groupant à peu près 9,000 ouvrières.

Pour bien comprendre la somme de travail et de sacrifices que représente cette riche moisson d'oeuvres sociales catholiques, il ne faut pas oublier que le comte de Mun, élu à la Chambre des Députés dès 1876, ne manqua jamais, sauf pendant l'interstice de quelques années, où un échec le tint éloigné de la Chambre, de prendre une part des plus actives à toutes les discussions parlementaires et à tout ce qu'il y eut d'important dans la législation sociale de la France contemporaine. "Le Parlement français, a dit Mgr Baudrillart, en faisant l'éloge d'Albert de Mun à l'Académie française, avait adopté, ou était à la veille d'adopter, lorsque mourut M. de Mun, presque tout ce qu'il avait, véritable précurseur, proposé dès les premières années de sa carrière: repos hebdomadaire, limitation des heures de travail, semaine anglaise, protection du travail des femmes à domicile, des femmes et enfants à l'usine, asurances obligatoires contre les accidents professionnels, les maladies et la vieillesse, retraites ouvrières et paysannes. La majorité n'avait garde de laisser à l'orateur catholique le bénéfice de ses interventions : nous avons une loi Waldeck-Rousseau; nous n'avons pas de loi de Mun."

L'oeuvre législative et sociale du comte de Mun, si belle et si bienfaisante qu'elle ait été sous tant de rapports, n'a pas été sans provoquer la critique; et des écrivains catholiques à la doctrine sûre et bien informée ont cru voir parfois dans cette oeuvre un caractère trop exclusivement démocratique. "Le défaut de fortes études au début de sa carrière sociale, disait de lui Mgr Baudrillart à l'Académie française, ne laissa pas que de le placer pour toujours dans une certaine dépendance à l'égard des hommes et des événements: inspirateur et voix de son parti, il n'en fut jamais le théoricien. Il a souvent subi l'impulsion des autres, avant tout celle du marquis de la Tour-de-Pin, plus tard, quoiqu'à un moindre degré, celle d'Henri Lorin et même de tels jeunes chefs de l'*Association catholique de la Jeunesse française* qui l'inclinèrent vers des solutions plus démocratiques, devant lesquelles il eût d'abord reculé. Mais il aimait les jeunes, il avait foi en eux, et il se plaisait à dire que *sans eux, on ne fait rien.*"

D'ailleurs, le comte de Mun lui-même, dont per sonne n'a jamais pu mettre en doute la hauteur de vues et la parfaite droiture d'intention, comprenait bien l'extrême délicatesse de la tâche à laquelle il s'était voué si généreusement, puisqu'il écrivait, en 1909, dans *La conquête du peuple* (p. 56) : "Rien n'est plus délicat que l'application des idées sociales. Le théorie la mieux fondée, le principe le plus certain se heurtent, dans la pratique, à d'inévitables obstacles. Quiconque a de bonne foi, sans chercher dans la surenchère une arme politique, collaboré à l'oeuvre législative, s'est rendu compte de ces difficultés. Elles sont le tourment de toutes les consciences droites et sincères." Et, dans *Ma vocation sociale* (p. 125), après avoir rappelé que l'idée maîtresse de son oeuvre était "la réconciliation de la classe élevée et de la classe ouvrière" par l'intermédiaire du Comité catholique, qui doit "servir de trait d'union entre les ouvriers et les patrons pour les rapprocher dans l'entente professionnelle", il écrit : "Après trente-cinq ans écoulés, je crois plus que jamais à la justesse de cette conception. Je déplore que l'illusion démocratique en séduisant beaucoup de ceux qui l'avaient d'abord embrassée, les en ait détournés. Je crains que leurs efforts ne soient pas là stérilisés." Ces loyales et lumineuses paroles d'Albert de Mun devraient être gravées dans l'esprit de tous les hommes d'oeuvres et de tous les hommes politiques. On pourrait y ajouter ces très remarquables paroles d'une lettre élogieuse adressée au comte de Mun par le cardinal Pie, le 12 août 1875 : "On n'est apôtre qu'à la condition de la sainteté, c'est l'orthodoxie : la plus généreuse ardeur n'y saurait suppléer. Nous ne pouvons rien sans la grâce, et l'on n'amènera point la grâce à divorcer avec la doctrine. Chez le serviteur de Dieu et de la cause divine, l'erreur, même inconsciente, et qui ne constitue pas le péché formel est encore un très grave obstacle à la fécondité de la parole et de l'action."

La grande force de ce merveilleux homme d'oeuvres que fut Albert de Mun, c'est qu'il sut toujours mettre l'esprit de prière et d'obéissance dans tous les actes importants de sa vie. Exercices nombreux en l'honneur du Sacré Coeur de Jésus et de la sainte Vierge, accomplis avec une égale ferveur, et sans l'ombre de respect humain, en public comme privément pèlerinages fréquents à Montmartre, à Notre-Dame de Liesse, à Notre-Dame de Fourvière, à Notre-Dame de Lourdes, à Notre-Dame de Chartres et au tombeau des saints Apôtres; adoration du Très Saint Sacrement et communion; bref, toutes les formes de la piété catholique lui étaient familières et profondément chères. Ses plus graves décisions furent prises sur son prie-Dieu, où il aimait particulièrement s'agenouiller, aux heures d'angoisse, qui furent, pour lui, nombreuses et parfois cruelles.

Son obéissance fut toujours aussi à la hauteur de son admirable esprit de foi. Elle fut mise péniblement à l'épreuve dans deux circonstances mémorables, en 1885 ,lorsque Léon XIII fit savoir au comte de Mun, par une lettre du nonce à Paris, Mgr di Rende, qu'il n'approuvait pas sa fondation d'un parti catholique et en 1892, lorsque le Pape lui demanda un nouveau et plus rude sacrifice, celui d'accepter la république. "Le désir du Pape fut un ordre, écrit Albert de Mun dans sa *Conquête du Peuple;* et le parti catholique de 1885 mourut dans son berceau." Son adhésion au ralliement reste cependant son plus grand acte d'obéissance. Ses convictions royalistes étaient, en effet, profondes : "La royauté, écrit-il à la page 57 de *Ma vocation sociale*, telle que le présentait au pays M. le comte de Chambord, se révélait à moi comme l'expression politique des idées qui germaient dans mon esprit. Je la comprenais comme l'antithèse de la Révolution, et c'était avec son programme que je la croyais nécessaire, que je l'espérais possible, que je voulais la voir triompher." Et pour qu'on ne se méprenne pas sur la sincérité de ses convictions, il écrit de nouveau, à la page 188 du même ouvrage : "Je l'ai dit, M. le comte de Chambord m'apparaissait non seulement comme le représentant de l'hérédité royale, mais comme l'expression vivante, et couronnée de la Contre-Révolution." Et Léon XIII, avec le noble espoir de sauver mieux ainsi les intérêts catholiques en France, demandait au comte de Mun d'adhérer à la république. Le vaillant soldat du Christ endura, alors, selon la forte expression d'un religieux français qui a bien connu Albert de Mun, "une espèce d'agonie." Mais il obéit, donnant ainsi au Pape la mesure de son admirable foi et au monde catholique l'un des plus grands exemples d'obéissance que l'histoire moderne ait enregistrés.

Cette obéissance n'eut pas que des épreuves; et, parmi les nombreux et puissants encouragements qu'elle reçut, il faut tout particulièrement signaler l'encyclique *Rerum Novarum*, laquelle donna au comte de Mun la grande consolation de voir bon nombre de ses plus chères idées confirmées par l'autorité suprême.

Nous laissons à d'autres le soin d'analyser la force pénétrante de la grande éloquence d'Albert de Mun, éloquence faite de foi ardente, d'onction, de noblesse, de sincérité, d'enthousiasme et de suprême élégance. Nous devons aussi renoncer, à cause de l'espace restreint qui nous est ici réservé, à décrire ses luttes magnifiques pour la défense des droits et de la liberté de l'Eglise. Il fut, au Parlement français, pendant les trente ans de sa vie politique, le champion reconnu et respecté des intérêts catholiques; et c'est rendre à sa mémoire un hommage mérité que de dire que les luttes d'Albert de Mun ont été

(A suivre sur Page 4)

## MOISE SUR LE NIL

*"Mes soeurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour;*
*"Venez, le moissoneur repose en son séjour;*
*"La rive est solitaire encore.*
*"Memphis élève à peine un murmure confus;*
*"Et nos chastes plaisirs sous ces bosquets touffus*
*"N'ont d'autres témoins que l'aurore.*

*"Au palais de mon père on voit briller les arts,*
*"Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards*
*"Qu'un bassin d'or ou de porphyre;*
*"Ces chants aériens sont mes concerts chéris;*
*"Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris*
*"Le souffle embaumé du zéphyre.*

*"Venez, l'onde est si calme et le ciel est si pur!*
*"Laissez sur ces buisons flotter les plis d'azur*
*"De vos ceintures transparentes;*
*"Détachez ma couronne et ces voiles jaloux;*
*"Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous*
*"Au sein des vagues murmurantes.*

*"Hâtons-nous... Mais, parmi les brouillards du matin,*
*"Que vois-je? Regardez à l'horizon lointain,*
*"Ne craignez rien, filles timides;*
*"C'est sans doute par l'onde, entrainé vers les mers,*
*"Le tronc d'un vieux palmier qui, du fond des déserts,*
*"Vient visiter les pyramides.*

*"Que dis-je! si j'en crois mes regards indécis,*
*"C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,*
*"Que pousse une brise légère.*
*"Mais non; c'est un esquif où, dans un doux repos,*
*"J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,*
*"Comme on dort au sein de sa mère!*

*"Il sommeille; et de loin, à voir son lit flottant,*
*"On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant*
*"Le nid d'une blanche colombe.*
*"Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent;*
*"L'eau le balance; il dort; et le gouffre mouvant*
*"Semble le bercer dans sa tombe!*

*"Il s'éveille; accourez, ô vierges de Memphis!*
*"Il crie...Ah! quelle mère a pu livrer son fils*
*"Aux caprices des flots mobiles?*
*"Il tend les bras; les eaux grondent de toute part.*
*"Hélas! contre la mort il n'a d'autre rempart*
*"Qu'un berceau de roseaux fragiles.*

*"Sauvons-le... C'est peut-être un enfant d'Israël :*
*"Mon père les proscrit : mon père est bien cruel*
*"De proscrire ainsi l'innocence!*
*"Faible enfant! ses malheurs ont ému mon amour;*
*"Je veux être sa mère : il me devra le jour,*

*Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,*
*Alors qu'aux bords du Nil son cortège innocent*
*Suivait sa course vagabonde;*
*Et ces jeunes beautés, qu'elle effaçait encor,*
*Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,*
*Croyaient voir la fille de l'onde.*

*Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.*
*La guide en sa marche craintive;*
*Ele a saisi l'esquif; fière de ce doux poids,*
*L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,*
*Se mêle à la pudeur naïve.*

*Bientôt, divisant l'onde et brisant les roseaux,*
*Elle apporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux*
*Sur le bord de l'arène humide;*
*Et ses soeurs, tour à tour au front du nouveau-né,*
*Offrant leur doux sourire à son oeil étonné,*
*Déposaient un baiser timide.*

*Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel*
*Suivais des yeux ton fils, sur qui veillait le Ciel;*
*Viens ici comme une étrangère;*
*Ne crains rien : en pressant Moïse entre tes bras,*
*Tes pleurs et tes trans ports ne te trahiront pas,*
*Car Iphis n'est pas encore mère.*

*Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant*
*La vierge, orgueil d'un trône, amenait l'humble enfant,*
*Baigné des larmes maternelles,*
*On entendait en choeur, dans les vieux étoilés,*
*Chanter les lyres éternelles :*

*"Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;*
*"Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil :*
*"Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.*
*"Le jour enfin approche où, vers les champs promis,*
*"Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,*
*"Les tribus si longtemps captives.*

*"Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,*
*"C'est l'élu de Sina, c'est le roi des fléaux,*
*"Qu'une vierge sauve de l'onde.*
*"Mortels, vous dont l'orgueil méconnait l'Eternel,*
*"Fléchissez ; un berceau va sauver Israël;*
*"Un berceau doit sauver le monde!*

Victor HUGO.

## PAGES OUBLIEES

### *LE PAPE ET L'EGLISE*

*Discours de reception de Marcel Prévost recevant Mgr Baudrillart à l'Académie.*

Un empereur germanique, belliqueux, menace d'invasion un peuple faible par le nombre, mais uni et résolu. Publiquement, l'empereur professe qu'il veut simplement "maintenir les nations en paix et faire régner la justice." Mais dans ses lettres privées, il déclare que ce qu'il veut avant tout, c'est "arracher cette mauvaise herbe de liberté qu'il abhorre, et que depuis qu'il est arrivé au trône, cette fin à toujours dirigé sa politique"... Le petit peuple menacé est brave, il a des soldats bien équipés, il a des forteresses bien armées; il a surtout la conscience de son droit et la ferveur de son indépendance. Autant qu'il pourra résister, il jure de ne pas laisser les Allemands pénétrer sur son territoire. Il se lève effectivement tout entier pour barrer sa frontière. Mais les Allemands, qui ont préparé leur coup de longue date, attaquent en force; arrêtés quelque temps par l'héroïsme de leur faible adversaire, ils finissent par le bousculer; il passent. Le territoire est envahi, tout cède devant le furor teutonicus. L'insolent empereur triomphe. "Rien ne m'arrêtera plus, pense-t-il." Mais à peine l'a-t-il pensé qu'un obstacle inflexible se dresse devant lui : l'Eglise. Contre l'oppresseur victorieux, le pape surgit. A la force de fer et de feu, il oppose la force morale dont il dispose au nom de la Justice éternelle. Il prononce l'excommunication contre le triomphateur; il délie ses sujets du serment de fidélité; il met en interdit la ville où il séjourne. Et vainement le Teuton regimbe, vainement il gagne des batailles; vainement il réunit sur sa tête plus de couronnes que n'en ceignit Charlemagne: le coup que lui a porté le pape est mortel. Il finit par s'effondrer, et l'Empire germanique s'effondre avec lui... Honneur à l'Eglise, défenseur du faible, protagoniste du droit! Gloire au pape qui a fait cela. Ai-je dit qu'il s'appelait Grégoire IX, que l'empereur allemand s'appelait Frédéric II, que le petit peuple était les Lombards et que ceci se passait au XIIIe siècle, vers 1240?

### *DU "FARM AND HOME", DE VANCOUVER*

Nos concitoyens du Québec jouissent depuis longtemps de la réputation d'être les fermiers les plus prospères et les plus heureux du Canada. L'accumulation des richesses n'est pas leur seul ambition, car pour un Canadien-français, un bon logis, le confort d'une exisence modeste, l'amour de sa famille, l'estime de ses voisins, sont plus essentiels à son bonheur qu'un fort crédit en banque, bien que cette dernière bonne fortune vienne bien souvent le surprendre au milieu de sa carrière de travail. On a souvent reproché aux Canadiens d'origine française d'être rebelles au progrès et de ne pas marcher avec leurs temps, mais il est loin d'en être ainsi, et il faut ajouter que ces accusations sont généralement lancées par des âmes peu charitables ou par des gens qui les connaissent fort mal. Ceux qui ont étudié les habitudes du cultivateur du Québec savent que, non seulement il sait jouir de son tranquille bonheur, mais qu'il possède l'art de faire rendre plus à sa terre que les fermiers des autres provinces. On a annoncé dernièrement que, dans le but d'augmenter la production, le ministre de l'Agriculture de la province de Québec, l'honorable M. Caron, avait conclu un contrat pour la livraison d'un nombre illimité de tracteurs qui seront vendus au prix coûtant aux cultivateurs et aux organisations agricoles. Québec, avec ses routes superbes, ses nombreuses institutions destinées à l'éducation et son gouvernement progressiste, peut servir d'exemple aux autres provinces du Dominion.

### *UN PEU DE TOUT*

La population du globe se double tout les 260 ans.

* * *

Les océans sur la surface du globe mesurent environs 324,000,000 de milles cubiques.

* * *

**Les plus d'autriches blanches et noires viennent des mâles et les plumes grises sont arrachées des femelles.**

## NOS HOMMES FORTS

### Napoléon Mathurin

*(Par A. N. Montpetit)*

*Un Mot du Temps Passé.*

(Suite)

Une nuit, pendant que son esprit est ainsi en proie au délire, une tempête s'élève et la mer se déroule sous ses yeux comme une immense nappe de feu. La transparence de l'eau lui permet de distinguer des myriades de poissons de toute taille qui dans leurs évolutions laissent derrière eux une longue trainée phosphorescente. Ils bondissent hors de l'eau, ils font jaillir des gerbes d'étincelles: la baleine rejette par ses évents des colonnes de flammes, spectacles à la fois sublime et plein d'horreur, mais dont l'horreur seule est réservée au pauvre matelot.

Enfin, le moment de la délivrance est venu, les terreurs de la mort sont dissipées: son premier élan de reconnaissance est pour le ciel qu'il remercie avec larmes de l'avoir arraché à la mort: puis son regard se reporte sur ses sauveurs au milieu desquels se trouve une femme, la femme du capitaine, ange consolateur dont l'image est restée gravé dans son coeur: puis, surgissent, un à un, les souvenirs de la famille, du village natal, de la patrie

Mais lisez plutôt ce qu'il en a écrit lui-même, et vos larmes, j'en suis sûr, en le parcourant, seront meilleurs témoins de la vérité touchante de son récit.

IV

*NAP. MATHURIN, ENFANT*

*Ses souvenirs*

"Depuis pdès d'un an que j'ai échappé au naufrage du Bahama, j'ai dû en faire le récit plusieurs centaines de fois, à mes parents, à mes amis, à des étrangers curieux de connaître les détails de la plus rude épreuve que j'aie encore subie, dont je ne suis sorti que par miracle, par la bonté infinie de Dieu. On paraissait m'écouter avec tant d'intérêt que j'ai cru devoir faire part au public de ce drame dans lequel j'ai été bien involontairement la principal acteur.

Le temps passe si vite notre mémoire est si peu sûre, qe je crains de voir s'effacer les faits qi se rattachent à cette terrible caastrophe. En les fixant sur le papier, je laisserai un souvenir à mes parents, à mes amis, à tous ceux que mon malheur a touchés, et en même temps, je crois acquitter, par là, une dette de reconnaissance envers Dieu et la Vierge Marie qui m'ont tiré des profondeurs de l'abîme.

* * *

Si courte et si peu importante qu'ait été mon existence, on permettra néanmoins d'en dire quelques mots en commençant dès mes premières anées, d'autant plus qu'ils expliqueront plusieurs incidents de mon naufrage.

Je suis né en 1860, dans la paroisse de Saint-Thomas de Montmagny, à environ 40 milles au-dessous de Québec, à l'ombre du clocher et en face de la mer. C'est dire que je suis catholique et marin. Je ne pouvais manquer de conserver mes convictions religieuses qui m'avaient été inculquées par une mère pieuse, puis entretenues par les soins des frères des Ecoles chrétiennes, par notre bon curé, le Révérend M. Rousseau, et par l'exemple de ma famille et de mes co-paroissiens en général. Il est peu d'endroits, en cette contrée, où l'esprit de foi se conserve mieux qu'à Montmagny. J'en ai fait souvent la remarque avec consolation, au cours de mes voyages en ce pays comme à l'étranger.

Dès ma première enfance, j'eus des goûts prononcés pour la mer. J'aimais à la braver avec mes petits amis, dans une frêle embarcation: j'aimais surtout à me baigner, à me rouler, à me plonger dans ses flots. Etait-ce pressentiment de l'épreuve que je devais subir un jour? Non, c'était plutôt le bon Dieu qui le voulait ainsi; mais depuis le naufrage du "Bahama" je me suis rappelé plus vivement que jamais le plaisir que je prenais à l'exercice de la natation. De tous les amusements de mon enfance, c'est celui auquel j'ai toujours donné la préférence. Comme on réussit bien dans ce qu'on aime, je devins bientôt un nageur de première force. Je ne me doutais pas alors qu'en m'amusant, je me préparais une chance de salut pour l'heure d'un danger de mort.

Je n'étais pas le seul amoureux de la mer dans ma famille. Mon père était et est encore capitaine côtier: trois de mes frères sont marins comme moi.

Une bonne partie des habitants du village de Montmagny sont de navigateurs ou des pêcheurs. Né dans un pareil milieu, ayant de pareil exemples sous les yeux, j'étais prédestiné à la rude vocation de travailleur de la mer, et je l'ai acceptée avec autant de goût que de courage.

Dès 1876, je quittai l'école des bons Frères, au grand déplaisir de mes parents, pour m'engager comme pêcheur à la rivière Natashquan, (sur la côte nord) alors exploitée pour la pêche au saumon par feu l'Hon. J. O. Beaubien.

Chacun sait que cette pêche ne dure que jusqu'au mois d'août. De retour à Montmagny, je suppliai en vain mes parents de me permettre de m'engager sur quelque voilier en partance pour l'Europe. Ils se refusèrent à mes désirs, alléguant ma jeunesse, mais au fond, c'était la tendresse qui leur dictait ce refus.

Je dus céder aux instances maternelles; je restai à la maison: mais tous les jours et à chaque instant mes yeux se portaient vers la mer. Mon coeur battait bien fort, l'apparition d'une voile d'outre mer venant d'un monde merveilleux que j'avais hâte de voir et d'amirer. La terre alors me brûlait les pieds: des larmes me venaient aux yeux; j'aurais voulu avoir des ailes pour me transporter à bord de ce vaisseau qui me semblait recéler le bonheur, la vraie liberté dans ses flancs. Que je devais être hélas! sévèrement puni, de ces mouvements d'ingratitude pour mes chers parents, de ces sentiments de mépris pour les douces joies du sol natal, du foyer et de la famille!

Au printemps de 1877, je repris de l'emploi à la pêche de Natashquan, mais au retour je m'embarquai sur le Norwegian, remorqueur commandé par mon père. De pêcheur je devenais matelot, du fond de la chaloupe je passais sur le pont d'un bateau à vapeur: c'était un pas de fait dans la carrière, et j'en étais tout orgueilleux.

En 1878, je m'embarquai sur le Margarita Stevenson qui faisait le service de la Côte Nord et du golfe.

En 1879, je m'engageai à bord du Rupert, un remorqueur du bas du fleuve Saint-Laurent; mais plus que jamais tourmenté du désir de traverser la mer, je rompis mon engagement et avec un de mes compagnons, Homère Mack, de Deschambault, je pris du service comme matelot, à bord de la barque la Ringwood, alors en chargement dans le port de Québec, à destination de Montevideo.

A part Mack et moi, le reste de l'équipage, au nombre de 15 hommes ne parlait que l'anglais. J'en étais bien heureux, pour ma part, car j'allais enfin avoir l'occasion, qui m'avait manqué jusque là, d'apprendre cette langue si utile, presqu'indispensable pour vivre au Canada.

En passant vis-à-vis de Montmagny, je ne pus me défendre de verser une larme du coeur, pour ma mère, mon vieux père, mes frères et mes amis; mais le sifflet du contre-maître m'appelant au haut des mâts me fit vite refouler mes regrets. J'avais devant moi la mer, la grande mer, l'Océan, ce rêve de mes vingt ans. Toute mon ambition, toutes mes espérances se dessinaient là bas, à l'horizon, où les derniers rayons du soleil semblaient écrire ma destinée en lettres d'or. La veille, je n'étais encore qu'un enfant, mais de ce jour je me crus sérieusement un homme.

"Quand reverrons-nous le Canada, me dit Mack, au quart de nuit? "Dans deux ans: lui répondis-je, sans hésiter, comme si j'eusse dit "dans deux jours."

On croit la vie si longue à vingt ans, que deux années y figurent à peine.

Nous avions signé un engagement pour dix mois. En faisant la part des contretemps, il y avait lieu le compter sur une absence de deux années.

La mer se comporta bien jusqu'à l'Equateur que nous traversâmes après quarante-neuf jours de navigation, au milieu du tonnerre, des éclairs et sous un pluie torrentielle et chaude pénétrant jusqu'aux os, sans nous rafraîchir. Je commençais à m'accoutumer au cri monotone des vigies "Pas de terre"! lorsqu'au soixante-huitième jour, on signala les côtes du Brésil, à peu de distance de l'embouchure de la Rivière Plate ou Rivière d'argent.

A peu de jours de là, nous touchions au port de Montevideo. C'est une assez belle ville où il se fait un grand commerce de viandes, de suif et de peaux vertes; commerce facilement alimenté par les innombrables troupeaux d'animaux sauvages qui peuplent les pampas et les plaines immenses du territoire voisin.

Après un mois de séjour à Montevideo, la Ringwood reprit la route de Philadelphie, avec un chargement de laine et de peaux vertes. Cette traversée fut excessivement longue et pénible. Le vent nous ayant fait défaut, il nous fallut bientôt nous mettre à la ration de trois pintes d'eau par jour par homme, tant pour la préparation des mets que pour apaiser la soif, et pour les soins rigoureux de propreté. La disette de vivres se fit également sentir, et quelques jours avant notre arrivée à destination, nous nous vîmes réduits à mi-ration ordinaire.

Dans cette traversée, mon ami et compagnon Mack, tomba à la mer et fut à deux doigts de sa perte. Lorsque la chaloupe le recueillit, il résistait à l'engloutissement plutôt par instinct qu'avec conscience: il lui restait à peine un souffle de vie.

(A suivre)

---

Une abeille suce plus de 3,000,000 de fleurs pour produire 1 livre de miel.



## Rayonnement de la France

Nous sommes obligés, sous peine de trahir nos morts et leurs frères d'armes survivants, de réaliser toutes les hautes conséquences de notre victoire.

Cette victoire marque la prépondérance des puissances spirituelles sur la puissance matérielle la plus colossale que l'on ait jamais vue. La France a été l'esprit qui dit "non" à la force brutale. Tous les hommes renseignés et de bonne foi, sous toutes les latitudes, reconnaissent que le génie et l'héroïsme français ont sauvé de l'effroyable oppression germanique le libre développement des diverses cultures nationales.

Pour aller jusqu'au bout de notre victoire, nous devons donner pleine expansion à notre esprit français, raviver nos grandes traditions littéraires, scientifiques et sociales, et lier un commerce plus intense avec l'étranger.

Le désastre de 1870 et l'épanouissement de la puissance allemande nous avaient enlevé quelque chose de notre foi notre génie propre et notre désir de rayonnement. Nous portions le signe de la défaite. Nous nous estimions hors d'état de rivaliser avec l'organisation perfectionnée de l'érudiion et de la science allemandes. La victoire nous rend confiance en nous-mêmes. Elle montre que les énergies de notre nation n'ont pas fléchi et qu'elles conservent leur pleine efficacité. De nouveau, grâce à l'extraordinaire valeur déployée et aux éminents services rendus, nous considérons l'avenir

Il appartient à la France, hier porte-drapeau des nations libres dans l'effroyable guerre, de demeurer dans la paix un centre de ralliement. Son passé magistral la désigne et elle vient de révéler plus vivaces que jamais ses vertus d'initiative, d'invention, d'audace, c'est-à-dire ses dons de création. A l'appel intérieur qu'entendent tous les esprits de notre pays, s'ajoutent les exhortations amicales et pressantes de l'étranger. Nous sentons que le sacrifice de nos quinze cent mille morts ne porterait pas ses fruits si d'une victoire acquise à ce prix unique dans l'histoire il ne résultait un nouvel essor du génie français. Le monde a besoin d'avoir une métropole intellectuelle. Que le nom de celle-ci soit France. L'impérieuse logique des événements nous rend à notre vocation.

De quoi le monde a-t-il besoin? D'un épanouissement artistique et littéraire qui confère à la civilisation contemporaine une destinaion une élégance et des moeurs policées égales à celles des grandes époques; d'une forte pensée religieuse, philosophique et sociale qui le guide; d'un sentiment héroique de la vie; d'un développement considérable des sciences théoriques et appliquées, afin d'améliorer les conditions matérielles de l'existence. Voilà qui détermine pour les années qui viennent la mission intellectuelle de notre pays. La France offre au monde le don de sa pensée, pensée purifiée, sanctifiée sur les champs de bataille et qui veut se soumettre aux plus puissants effors de la méditation et de la recherche dans des laboratoires réorganisés. Faisons connaître aux quatre coins de l'horizon nos sources jaillissantes et notre volonté de renouveau intellectuel.

Pendant la guerre, on a créé à grands frais de correspondance, de voyage, de publications et surtout à force de zèle et d'intelligence, tout une canalisation pour répan-

(A suivre sur la Page 3)

(Suite de la Page 2)

dre à travers le monde la pensée française. Il y avait d'immenses territoires, de profondes masses de peuples qui ne nous aimaient pas, et c'était par ignorance. Qu'une fois nous pussions faire parvenir sur ces sables arides, sur ces terres ingrates nos sciences, nos arts et notre civilisation policée (en distribuant à chaque région ce qu'elle peut le mieux s'assimiler dans notre tradition nous étions sûrs d'y éveiller des amitiés et même d'y réveiller des parentés. Car il est exact, ce fameux mot d'Henri de Bornier (que je crois un un écho, disons-le en passant, d'une déclaration de l'Américain Jefferson) : "Tout homme a deux patries: la sienne et puis la France." Nous sommes la plus grande force de sympathie qu'il y ait sous les astres. Encore faut-il que les nations soient mises au contact avec la force et la douceur de notre génie. Et comment se rendraient-elles au charme de la France, si la France ne se prêtait pas à être connue?

J'apprends avec plaisir qu'on gardera quelque chose de ces instruments qui furent improvisés par l'effort de tous, en quatre années, en vue de semer de la France à travers les cinq parties du monde, et que nous sommes d'accord pour donner un caractère de stabilité à ces organisations de propagande.

Quelles sociétés avions-nous avant la guerre pour propager l'idée nationale? On cite d'abord l'Alliance française, qui s'ocupait essentiellement de répandre notre langue à l'étranger et qui, sous l'impulsion de M. Paul Labbé, se remet dès aujourd'hui à cette tâche avec une activité redoublée. Elle sera aidée, complétée, si je comprends bien, par un Office central de l'expansion nationale et par la Fédération des grandes associations. L'autre jour, à l'hôtel de la Ligue de l'Enseignement, notre ami Georges Lecomte, vice-présiden de la Fédération des grandes associations, a défini dans quel esprit cet Office central et la Fédération travailleraient à faire connaître la France à l'éranger. Le choix même du local indique que ce sera dans l'esprit de la Ligue de l'Enseignement.

La Ligue de l'Enseignement, avec Buisson, Aulard, Robelin, n'exprimerait pas toute seule la France. Toute seule, elle ne trouverait pas un accueil universel. Il est une immense clientèle catholique qui constitue de beaucoup la majorité en Espagne et dans l'Amérique du Sud et un élément très important dans tous les Etats de l'Amérique du Nord. Des îlots d'influence catholique et française se rencontrent dans l'Orient orthodoxe et dans les pays protestants. Chacn sait quelles étaient au début de la guerre, à notre égard, les dispositions des catholiques du monde entier et pourquoi. Ces antipathies furent désarmées et parfois même retournées en notre faveur par le Comité catholique de propagande française à l'Etranger, une préside Mgr Baudrillart. Il devient le Comité catholique des amitiés françaises à l'étranger. Ami lecteur, quelle que soit votre opinion propre, vous savez bien que si l'une des deux façons de sentir qu'expriment la Ligue de l'Enseignement et le Comité catholique venait à être étouffée, la France d'aujourd'hui serait imcomplètement exprimée. par suite, vous voulez que l'on continue, comme on a fait durant la guerre, à favoriser leurs voix dans toutes les régions de l'étranger où elles peuvent faire aimer notre patrie.

Quelqu'un causait au Chili avec un prêtre bien disposé pour nous et lui disait: "Enfin, comment se fait-il que les séminaires chiliens soient à ce point germanophiles?" —"On ne sait pas, lui répondit le prêtre, l'oeuvre de la France catholique. Le centre allemand, l'organisation des caholiques allemands éblouit ici tout le monde."

On ne sait pas! On ne sait pas cathédrales, nos Pascal et nos Chateabriand, nos Jeanne d'Arc et nos Vincent de Paul, notre grand Pasteur, nos petites soeurs des pauvres, notre coeur français tout formé par le chrisianisme. On ne sait pas ces milliers de nos soldats, les Péguy et les Psichari en tête, qui sont morts comme des martyrs, en état de sainteté. On ne sait pas que les mères et les filles de nos plus retentissants libre-penseurs sont, la plupart du temps, des prodiges de piété et que d'ailleurs ceux que nous admirons le plus justement parmi les grands esprits de la libre pensée ont vécu des vies selon la loi du Christ et se sont tenu, quoi qu'il en semble, dans sa règle, au point que la moitié de leur oeuvre, que la moitié de leur filiation intellectuelle retournent pour l'enrichir dans la tradition chrétienne. "Vengo di loco, ove tornar disio, Je viens d'un lieu où je désire retourner." Tels sont les mots de Dante que Jean Psichari met en épigraphe au-dessus des pages qu'il consacre à son héroique fils.

Cette exacte situation est à faire connaître pour que l'on prenne dans le monde une vue vraie de la profonde unité française et pour ruiner d'ineptes campagnes dont la malfaisance nous atteint dans nos intérêts matériels.

Au cours de l'hiver 1914-1915, un commerçant espagnol écrivait à un mandataires des Halles de Paris : "Aucun catholique espagnol ne consentira à ravitailler en oranges les suppôts de Satan." Cette lettre fut un des mille faits qui décidèrent des industriels et commerçants français à se tourner vers Mgr Baudrillart. Ils lui écrivirent : "C'est à conquérir les sympathies des catholiques que l'Allemagne a dépensé le plus d'énergie et de persévérance. Le riche israélite embusqué derrière les grilles de quelque Deutsche Bank ou le modeste courtier luthérien ont su discerner quelle place les susceptibilités religieuses peuvent tenir dans la vie commerciale des peuples... Ce que vous défendez, certes, c'est surtout l'honneur de la France, sa prérogative de Fille aînée de l'Eglise, de servante des nations faibles et des peuples opprimés, mais s'il se trouve que par surcroît vous pouvez défendre les intérêts respectables de l'industrie et du commerce français que la propagande menace, nous sommes sûrs que vous n'aurez aucune répugnance à accepter notre concours."

Mgr Baudrillart, en remerciant ses correspondants de leur généreux appui, qui devait se traduire par des souscriptions atteignant le chicre de cinquante mille francs en deux mois, les félicitait de "reconnaitre qu'en soutenant devant l'étranger la réputation morale de la France, le Comité catholique contribuait efficacement à maintenir et à promouvoir sa situation économique dans le monde."

Cette petite histoire et de dialogue me dispensent d'insister. On voit la folie que ce serait de ne pas donner aux catholiques français toute facilité pour qu'ils glorifient la France devant les catholiques du monde entier. Et l'on s'explique que Marcel Sembat se soit écrié, du milieu des socialistes, en pleine Chambre : "Mgr Baudrillart a fait du bontravail."

Mgr Baudrillart raconte que dix années avant la guerre, visitant l'abbaye bénédictine d'Emmaüs, à Prague, il fut reçu par un prieur allemand. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que ce Boche déclarait à ses visiteurs, avec une désinvolture toute germanique : "Il faut encore que les Prussiens soient envoyés par Dieu en France pour vous châtier, vous tous, Français, et vous empêcher de pervertir le monde." Ces odieuses bêtises donnent une idée de la fureur avec laquelle les Allemands organisaient à travers les peuples l'exploitation de nos querelles religieuses. Elles prouvent qu'il est nécessaire que des Baudrillart viennent mettre au point des faits déformés, exagérés et mal interprétés. Les prêtres français en ont vu de toutes les couleurs, et au total il n'y a pas de pays où les prêtres soient plus véritablement respectés qu'à cette heure en France. On n'échappe aux critiques qu'une fois dans la tombe; donc les prêtres dans un pays où tout le monde est frémissant ont leur part des désagréments qui sont le quotidien de la vie, mais leur prestige est immense, et ils ont la joie de se trouver mêlés (comme jamais au temps du Concordat, comme jamais avant la guerre) à la profonde vie nationale. Laissez-les le dire à haute voix par-dessus nos frontières et proclamer qu'ils ne voudraient certes pas échanger leur sort contre celui des catholiques allemands.

J'aimerais beaucoup que cela fût entendu en Rhénanie. Chacun revient à ce qui l'obsède, et vous m'excuserez si je vois en esprit la rive gauche du Rhin. Il y a là-bas un immense travail de persuasion à accomplir pour rendre plus difficile le retour d'une guerre. Personne n'y peut mieux s'employer que nos socialistes et nos catholiques. Faisons converger toutes nos bonnes volontés pour la paix du monde et le rayonnement de la France.

*Maurice Barres.*
L'Académie française.

## SAINT-BONIFACE

M. Dufresne, secrétaire de la Compagnie Le Comptoir Agricole est en promenade dans sa famille dans la province de Québec.

M. Antonio Labelle, de la rue Aulneau, est parti pour la province de Québec appelé au chevet de sa mère, très malade.

Mme Vve Aurèle Fontaine autrefois de cette ville est de retour de la province de Québec en promenade chez ces beaux parents, M. Xavier Fontaine

## UNION CANADIENNE

*La Conférence de Dimanche Prochain*

Voulez-vous savoir la forme et les dimensions de l'atmosphère, son poids, ses phénomènes d'optique, ses variations barométriques? Voulez-vous avoir une idée des météores qu'elle engendre, tels que bourrasques, cyclones, typhons et trombes? Voulez-vous connaître les influences de l'atmosphère sur la température du globe, le rôle qu'elle joue dans l'industrie et dans l'agriculture ainsi que dans l'entretien de la vie et en tant que protection contre certaines radiations solaires?

Venez à l'Ecole Provencher, dimanche soir, tous ces phénomènes vous seront expliqués d'une façon adéquate par M. Albert Prince, dans une causerie qui sera de l'intérêt le plus piquant. Nous avons tous des notions plus ou moins précises sur les en-tête de chapitres énumérés ci-dessus, mais l'exactitude nous fait défaut. Nous restons dans le vague de certaines conceptions qui ne sont pour la plupart du temps que des illusions.

La Chorale de l'Union canadienne fournira la musique: ce sera un choeur de toute beauté que notre public a déjà entendu mais dont une nouvelle audition sera loin d'ennuyer.

* * *

*Avis Aux Messieurs de la Chorale*

Il y aura, dimanche prochain, à 4 heures, répétitions pour les messieurs qui font partie de la Chorale, nous les invitons à se rendre ponctuellement.

* * *

*Nos Jou[illegible]*

Ils vont bien, pas
perdue jusqu'ici. No
nous procurer la liste
eurs que nous voulion
faire connaître au pu
hélas! le président de
nadienne harcèle le
presse de son ironie et
reux n'a d'autre alternati
livrer au prote ces note
plètes, en tâchant de dé
responsabilité.

## PARMI LES VICTI[MES] DE l'"AFRIQUE"

La petite trope religieuse
s'était embarquée à bord de
frique à destination du Séné
se dénombrait ainsi : neuf Pè
du Saint-Esprit, sept Frères, u
Soeur de Saint-Joseph de Clun
plus le chef, l'évêque, Mgr Jala
bert, en tout dix-huit. Ils allaient
ou ils retournaient à Dakar. Il faut savoir que Dakar est en partie leur oeuvre, l'oeuvre de cette congrégation du Saint-Esprit qui, depuis deux siècles bientôt, exerce au Sénégal une action bienfaisante de civilisation catholique ensemble et française. Déjà, sous Louis XVI, MM. Bertoux et de Glicourt furent nos meilleurs agents, quand la colonie nous fut rendue par les Anglais. Or notre influence avait été ralentie par la guerre. Et Mgr Jalabert avait dû revenir en France pour reconstituer les cadres de son armée. Son armée, c'était bien cela: on pouvait compter autour de lui les croix de la Légion d'honneur et les Croix de guerre.

Il était mon compatriote, étant né à Chambery en 1859. Je dus à ce lien d'origine sa visite, il y a quelques années. Il désirait de m'intéresser à l'oeuvre du Souvenir africain qu'il avait fondée et que j'ai exposée aux lecteurs de l'Echo de Paris. A peine avait-il alors dépassé la cinquantaine, et il avait déjà toute la majesté d'un vieillard. La majesté, non pas la fatigue ni la mélancolie. La longue barbe en éventail était presque blanche. Le grand front dégarni était lumineux. Et les yeux clairs avaient la limpidité de ceux qu'une foi unique a simplifiés: leur rayonnement restituait la jeunesse à tout ce visage décoloré.

Ordonné prêtre à vingt-trois ans, il avait sollicité le poste le plus difficile, celui que saint Vincent de Paul occupa sur les galères royales: il fut aumônier des bagnes de la Guyane et le demeura six ans. Six ans il ne connut que ce milieu coupable et désespéré qu'il tâcha d'assainir. Puis il fut envoyé au Sénégal. Il était curé de Saint-Louis en 1900, quand éclata l'épidémie de fièvre jaune qui emporta l'évêque de Dakar, Mgr Buléon, à trente-huit ans. Seul prêtre dans sa paroisse, entouré de centaines d'Européens frappés du mal ou atteints de panique, devenu l'espérance des indigènes, il sut relever les courages et organiser les secours. Le gouvernement le décora. Puis le pape Pie X lui confia ce périlleux évêché de Dakar.

C'est là qu'il conçut sa grande oeuvre du Souvenir africain. Dakar n'a pas de cathédrale. Il en construirait une qui serait un symbole, car il la consacrait "à la mémoire de tous les héros de l'épopée africaine, explorateurs, soldats, marins, administrateurs, morts là-bas au service de la France, les uns en répandant glorieusement leur sang, les autres victimes ignorées de leur dévoument au pays." Et dès lors il se mit à rassembler les noms de tous les morts français de la terre d'Afrique, afin de les inscrire, et à quêter dans le monde entier pour l'édification de son monument. La guerre survint qui ralentit son effort sans en changer la direction. Et même il agrandit son projet: il ajouterait à ses listes de morts africains les morts de l'armée coloniale et de la marine tombés pendant la guerre. Ainsi était-il venu en France pour réorganiser ses cadres et pour achever la préparation de son oeuvre. Il y avait rencontré la plus active sympathie. Il avait même pu s'en aller à Rome, où il avait obtenu l'approbation de Benoît XV, qui lui avait remis une somme de cent mille francs, prélude d'autres dons. Et au retour, faisant un crochet jusqu'au Rhin, il avait pu rendre visite, à Strasbourg et à Mayence, à ses amis d'autrefois, le général Gouraud, le général Mangin, ces grands Africains. Il repartait heureux, confiant, sûr du résultat auquel il travaillait depuis tant d'anées et désireux d'obtenir dans sa colonie un essor di-
du peuple victorieux dont il
ait de constater sur place le
stige. Et il repartait, accom-
né de tout un état-major desti-
réaliser ses plans. Dès l'ar-
à Dakar, on ouvrirait les
ers, on poserait la première
Et il s'embarqua joyeuse-
r l'Afrique.
la Chanson de Roland,
que Turpin, avant de
en va chercher les corps
pairs de France. Il les
dre, puis il lève solen-
la main pour bénir.
survivants de l'Afrique
encore les scènes du
On ne sait rien de ce
dans cette nuit d'ou-
non le chiffre des
troupe de Mgr Jala-
, dans le danger,
utour de lui pour
édiction suprême,
vu venir la mort
ment il aura, lui
t le petit groupe
s dont il atten-
e tant de bien.
l aura béni ces
vanche, il les
dernière pen-
x qui sont
a France. Et
l
n
a
sée
tou
voic
La
puis
ou au
aussi
qu'un
us Test
guerre.
cardier
aux typh
blessés, vo
pe et mér.
lieutenant.
gal apporte
tournait, av
temps aussi
P. Stanisas B
lève des Sul
scrupuleuse, d
qui avait dema
persuadé qu'il
Breton, de-
au Sénégal
lgré l'âge
ardent
P. Mari-
dans la
bran-
onsacré
x, aux
trou-
sous-
éné-
re-
le
Le
é-
e

intérieur dans le sacrifice. Il était désigné pour la Guadeloupe. Au dernier moment un contre-ordre l'envoyait au Congo : c'était son arrêt de mort. Le P. Le Sellier, de Séez, d'une de ces familles pieuses qui, sur leurs nombreux enfants, en donnent toujours quelques-uns à l'Eglise. Un frère de celui-ci est prêtre, et trois de ses soeurs sont religieuses. Il eut, pour sa part, dès l'enfance, une vocation de missionnaire. Le soir, chez lui, on lisait la Vie des Saints. Chaque enfant, à tour de rôle, était chargé de la lecture. Quand c'était son tour, il franchissait les confesseurs pour arriver aux martyrs. Intelligent, instruit, sans aucun souci des conventions, très allant, il avait fait un premier séjour à Loango, de 1909 à 1914. En 1914, il était revenu pour s'engager comme aumônier. Il mérita toute une série de ciattions, puis la Légion d'honneur, avec ce motif ::

D'un dévouement inlassable et d'un sang-froid sans exemple, au cours des attaques du 9 au 18 août 1918, le Père Le Sellier, toujours debout en tête des premières vagues, n'a cessé de donner le plus splendide exemple de mépris du danger, de l'énergie et de la bravoure sous le feu. Le 9 août en particulier, sans aucun souci des rafales de mitrailleuses et des barrages d'artillerie, il souleva par son attitude l'admiration des officiers et de la troupequi, électrisés par son exemple, crièrent à plusieurs reprises en plein combat : "Bravo, l'aumônier!"

En voilà un qui aura vu venir la mort sans crainte : il la connaissait. Le P. Leray, d'une famille de treize enfants: jusqu'à ving ans, il avait travaillé aux champs, économisant sou à sou le nécessaire pour ses études ecclésiastiques. Ordonné prêtre à trente-cinq ans, il avait demandé à partir pour la Guinée, mais lui aussi était revenu pour la guerre et s'y était illustré. Puis il retournait, joyeux, à sa mission. Le P. Guyénot, du Jura, novice au début de la guerre, cité lui aussi, qui apprenait la langue indigène dans ses cantonnements de repos pour aller au Gabon dès la paix: il n'aura pu y débarquer. Et le P. Séal, sous-lieutenant et Croix de guerre. Et le P. Van Dooren, le benjamin de la troupe, hollandais qui avait demandé une mission française. Et le P. Michel de Lausannes, docteur en philosophie et en théologie, profeseur au Séminaire français de Rome: entré chez les Chartreux, dont il n'avait pu supporter la règle, il avait demandé à enseigner dans un séminaire indigène. Et les Frères Crépin Benoît, Hermas Hucke, Marcien neumayer, Antonin Muratet, Léger Mona, Arsène Heckley, et l'auxiliaire Gabriel Ged, qui retournaient au Sénégal, après avoir, eux aussi, fait la guerre, pour continuer leur aide aux missionnaires dans les travaux matériels d'aménagement et d'entretien des postes. Et la Soeur Saint Pierre, des Soeurs de Saint Joseph de Cluny, qui s'en allait à la mission de Brazzaville...

Mgr Jalabert, en pensée, les a tous salués et bénis dans la mort. Et voilà, parmi tant d'autres victimes, la force religieuse et française que la mer a engloutie dans le naufrage de l'Afrique...

*Henry Bordeaux.*

(Suite de le 1er Page)

les luttes de l'Eglise de France, de 1875 à 1914: luttes en faveur de la liberté de l'enseignement; luttes pour le maintien du Concordat; luttes en faveur des Congrégations; luttes contre les inquités de la Séparation.

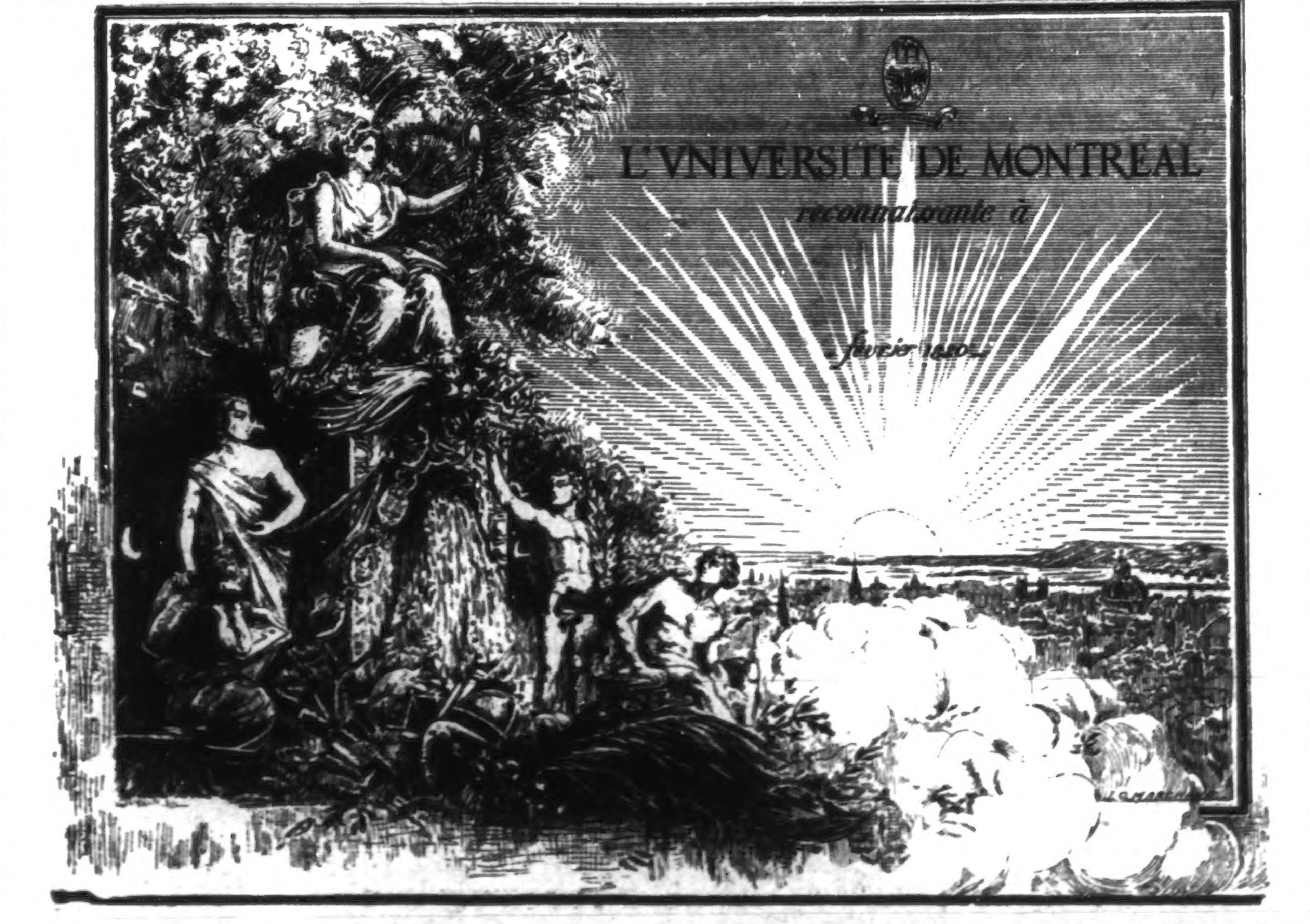
Aussi, avec quelle émotion le pape Benoit XV ne dut-il pas lire cette clause du testament d'Albert de Mun, que s'empressa de communiquer à Sa Sainteté M. Bertrand de Mun, au lendemain de la mort de son père : "Je charge Bertrand de faire parvenir, après ma mort, aux pieds du Souverain Pontife, l'ardent hommage de mon dévouement absolu à l'Eglise catholique, apostolique et romaine; de mon obéissance entière à ses enseignements promulgués par la parole infaillible de son chef; de mon amour pour le Pape et de mon attachement illimité à sa cause."

La grande âme de l'admirable chrétien que fut Albert de Mun est toute entière dans cette suprême confession de foi.












## PETITES ANNONCES

ON DEMANDE—Des agents pour représenter un nouveau produit "Chaleur sans charbon ou bois". Prix : $15.00 piastres—225, Rue Notre-Dame, Ouest, Montréal. 3-3-20

Une compagnie manufacturière bien connue, désire un agent actif dans chaque ville et village pour prendre charge d'une agence. Une somme de $300 à $1,500 piastres est nécesaire. L'agent tiendra sa comptabilité et devrait se faire au moin $500C par année. Les frais d'un voyage à Montréal seront payés quand l'agent se sera montré entreprenant et successif. Ecrire: Sales Manager Walker, 225, rue Notre-Dame, Ouest, Montréal. 3-3-20

$5.00 PAR JOUR—Envoyez-moi votre adresse et je vous partirais en affaire, et votre salaire sera entre $5.00 et $10.00 d'un bout de l'année à l'autre. Echantillons et plans envoyés gratuitement. Adressez : H. V. Martin, Windsor, Ont. 18-2-20





## MEDECINS



## AVOCATS & NOTAIRES



## AGENTS D'IMMEUBLES